NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

114 N° 1 1992

Le père prodigue (Luc 15,11-32). De l'exégèse à l'actualisation

Michel GOURGUES

p. 3 - 20

https://www.nrt.be/fr/articles/le-pere-prodigue-luc-15-11-32-de-l-exegese-a-l-actualisation-203

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le père prodigue (*Lc 15*, 11-32)

DE L'EXÉGÈSE À L'ACTUALISATION

D'après le répertoire bibliographique publié récemment par F. van Segbroeck[1], la péricope lucanienne la plus étudiée au cours des quinze dernières années est, après le récit de *Lc 4*, 16-30 (61 titres) et le *Magnificat* (*1*, 46-55 : 53 titres), et sur un pied d'égalité avec *Lc 10*, 25-37 (49 titres), la parabole de *Lc 15*, 11-32[2]. C'est celle que, depuis l'âge patristique, la tradition désigne comme la « parabole de l'enfant prodigue ». Cette parabole, propre à Luc et un joyau du genre, une des plus attachantes et des plus émouvantes de l'évangile, est en même temps une des pages bibliques qui aient révélé de la façon la plus impressionnante l'"humanité" de Dieu.

En parcourant ici l'ensemble du texte selon les différentes étapes allant de l'exégèse à l'actualisation[3], nous prêterons surtout attention à certains aspects d'ordinaire moins soulignés.

---

1. *The Gospel of Luke. A Cumulative Bibliography 1973-1988*, Leuven, University Press, 1989.

2. L'index final (p. 235) renvoie à 48 titres, mais il omet l'article de I. BROER signalé à la p. 35, n° 252. Parmi les ouvrages non signalés ou parus depuis : J. DUPONT, *Réjouissez-vous avec moi ! Lc 15, 1-32*, dans *Assemblées du Seigneur* (2e série) 55 (1974) 70-79 ; W. MAGASS, *Geben, Nehmen, Teilen als Tischsequenz in Lk 15 : 11-32*, dans *Linguistica Biblica* 37 (1976) 31-48 ; W.L. RICHARDS, *Another Look at the Parable of the Two Sons*, dans *Biblical Research* 23 (1978) 5-14 ; G.D. CLOETE et D.J. SMIT, *« Rejoicing with God... » (Luke 15 : 11-32)*, dans *Journal of Theology for Southern Africa* 66 (1989) 62-73 ; T. CORLETT, *This « brother » of yours*, dans *Expository Times* 100 (1989) 216 ; P. DSCHULNIGG, *Gleichnis vom Kind, das zum Vater flieht (JosAs 12, 8)*, dans *Zeitschrift für die neutestamentliche Wissenschaft* 80 (1989) 269-271 ; R. COUFFIGNAL, *Un père au cœur d'or. Approches nouvelles de Luc 15, 11-32*, dans *Revue Thomiste* 91 (1991) 95-111.

3. L'étape de critique textuelle nous retiendra peu, les éditions critiques ne signalant que deux variantes plus importantes. Celles-ci, du reste, n'affectent guère l'interprétation. 1. Au v. 16, alors que certains manuscrits présentent la leçon « se remplir le ventre » (*gemisai tên koilian autou*), d'autres (dont certains des plus anciens) offrent une tournure plus châtiée, « se rassasier » (*chortasthênai ek*, retenu avec hésitation par l'édition critique de K. ALAND e.a., *The Greek New Testament*, 3e éd., London, United Bible Societies, 1983, p. 277). 2. Au v. 21, lorsque le fils rentre chez lui, certains témoins lui font répéter au complet la formule qu'il avait préparée : « Père, j'ai péché contre le ciel et contre toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils. *Traite-moi comme l'un de tes salariés.* » Dans d'autres manuscrits, cette dernière partie est omise. Cette omission ne change rien, sinon qu'elle peut témoigner de l'accueil et de l'empressement du père, qui empêchent ainsi le prodigue de débiter jusqu'au bout son boniment (cf. B.M. METZGER, *A Textual Commentary of the Greek New Testament*, London, United Bible Societies, 1971, p. 164).

I. - Contexte

Situé dans le cadre de la montée à Jérusalem, *Lc 15* s'insère vers le milieu de la grande section centrale de l'évangile (*9*,51 - *19*,28).

L'étude du contexte immédiat n'apporte rien d'important dans ce cas-ci pour la compréhension du texte. *Lc 15* est en effet détaché de ce qui précède par une introduction qui lui est propre (*15*, 1-3), comme il l'est de ce qui suit par une transition bien marquée (*16*, 1).

Beaucoup plus important est le lien étroit qui rattache la parabole de *Lc 15*, 11-32 aux deux autres, plus brèves, qui la précèdent à l'intérieur du même chapitre, soit celles de la brebis perdue (*15*, 3-7) et de la pièce de monnaie perdue (*15*, 8-10).

A. L'INTRODUCTION (*15*, 1-2)

Les trois paraboles s'enchaînent à la suite des vv. 1-2, qui leur servent d'introduction.

> Or, tous les publicains et les pécheurs s'approchaient de lui pour l'écouter. Et les pharisiens et les scribes murmuraient disant : « Celui-ci accueille les pécheurs et mange avec eux. »

Les trois paraboles veulent donc répondre à la contestation d'une attitude de Jésus et, dans cette mesure, elles se rattachent aussi au genre controverse. Plus exactement, Jésus réagit aux « murmures » des pharisiens et des scribes. Luc utilise ici un verbe — *(dia)gongyzô* « murmurer » — qu'il a déjà employé en *5*, 30 pour décrire une réaction semblable des scribes et des pharisiens, également provoquée, à la suite de l'appel de Lévi le publicain, par la communauté de table avec des pécheurs. Le même verbe réapparaîtra en *19*, 7 dans un contexte identique, lors du repas pris par Jésus avec Zachée et ses comparses.

Dans ces deux passages, Jésus réagit par des affirmations assez semblables concernant le sens de sa mission :

> Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je suis venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs au repentir (*Lc 5*, 31s.).
>
> Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu (*Lc 19*, 10).

« Ce qui était perdu » : c'est aussi de cela qu'il est question dans les trois paraboles, complémentaires et très proches l'une de l'autre, par lesquelles Jésus réagit en *Lc 15*.

B. LES DEUX PARABOLES ANTÉRIEURES (*15*, 3-10)

Le verbe « perdre » (*apollymi*) revient en effet constamment (huit fois), d'un bout à l'autre de *Lc 15*, 3-32.

D'une part, c'est lui qui, dans chacune des trois paraboles, sert à décrire la situation identique de la brebis (*15*, 4, *bis*), de la pièce de monnaie (*15*, 8) et du fils cadet (*15*, 17). Dans ce dernier cas, c'est le fils lui-même qui, au plus creux de son infortune, utilise ce verbe, signifiant à la fois « perdre » et « périr », pour rendre compte de son triste sort : « Combien de salariés de mon père ont du pain en abondance, tandis que moi je *péris (apollymai)* de faim ici. »

D'autre part, le même verbe revient encore à quatre reprises dans les exclamations de joie du berger, de la ménagère et du père, que la fin de chacune des trois paraboles ramène comme un refrain :

> Réjouissez-vous avec moi car j'ai trouvé ma brebis, celle qui était *perdue (to apolôlos)* (*15*, 6).
>
> Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé la drachme que j'avais *perdue (apôlesa)* (*15*, 9).
>
> Apportez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, car mon fils que voilà était mort et il est revenu à la vie, il était *perdu (apolôlôs)* et il est retrouvé (*15*, 23s).
>
> Il fallait festoyer et se réjoùir, car ton frère que voilà était mort et il est revenu à la vie, il était *perdu (apolôlôs)* et il est retrouvé (*15*, 32).

Ces affinités font voir la parenté étroite qui unit la parabole de *Lc 15*, 11-32 aux deux précédentes, avec lesquelles elle s'intègre dans une même justification — en trois volets en quelque sorte — de l'attitude accueillante de Jésus à l'égard des pécheurs.

II. - Contenu

Les deux premières paraboles présentent un même schéma à trois temps (perdre / chercher / retrouver) et se terminent par une déclaration identique sur la joie suscitée par la conversion des pécheurs :

	Brebis	*Drachme*
1. *Perdre*, ou situation initiale	*15*, 3-4a	*15*, 8a
2. Chercher	*15*, 4b	*15*, 8b
3. Trouver, ou situation finale	*15*, 5-6	*15*, 9
4. Déclaration	*15*, 7	*15*, 10

Dans la troisième parabole, les choses se présentent un peu différemment, du fait que la réalité perdue n'est plus un objet ou un

animal comme dans les deux autres, mais une personne qui revient d'elle-même. Cette différence notée, on pourrait aussi retrouver en *15*, 11-24 un schéma identique à trois temps : perdre (*15*, 11-16) / revenir (*15*, 17-20a) / retrouver (*15*, 20b-24).

Mais les choses ne s'arrêtent pas là. Sinon, on pourrait avoir au v. 25 un refrain semblable à celui sur lequel s'achèvent les deux autres paraboles : « Je vous le dis, il y a de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent » (*15*, 7.10). Au lieu de cela, la parabole rebondit et présente seule un autre développement parfaitement assorti à l'introduction générale du début du chapitre. Là, avons-nous vu, il n'était pas question seulement des pécheurs accueillis par Jésus, mais encore des murmures d'une certaine élite religieuse. C'est à cela que fait écho la troisième parabole en faisant intervenir en deuxième partie la figure du fils aîné. Cette deuxième partie ne fait nullement l'effet d'une pièce rapportée, comme l'affirment maints commentaires. Elle apparaît au contraire bien soudée à la précédente, préparée qu'elle était, dès l'introduction, par une double mention des deux personnages : « Un père avait *deux fils* » (*15*, 11) ; « il *leur* partagea son bien » (*15*, 12). Avec une telle précision, ne devait-on pas s'attendre à voir le fils aîné entrer en scène ?

Pour rendre compte de cette tournure particulière de la troisième parabole et de sa structure d'ensemble, certains proposent ici un schéma à trois temps : la dégradation (*15*, 11-16), la réintégration (*15*, 17-24), la contestation (*15*, 25-32)[4].

A. Schéma proposé

Mais ne vaut-il pas mieux se laisser guider par la « grille-personnages », comme le suggère l'introduction de la parabole ?

Cette introduction (*15*, 11-12) présente en effet d'emblée les trois personnages que fera intervenir à tour de rôle la suite de la parabole.

4. Groupe d'Entrevernes, « 'Il fallait faire la fête..' Controverses et paraboles. Luc 15 », dans *Signes et paraboles. Sémiotique et texte évangélique*, Paris, Seuil, 1977, p. 112s. *Lc 15*, 11-32 a fait l'objet d'un bon nombre d'études — aux résultats assez divers — conduites selon des méthodes d'analyse sémiotique : voir D. Patte, « Structural Analysis of the Parable of the Prodigal Son : Toward a Method », dans *Semiology and Parables. Exploration of the Possibilities Offered by Structuralism for Exegesis*, édit. D. Patte, Pittsburg, Pickwick, 1976, p. 71-149 ; P. Grelot, *Le père et ses deux fils : Luc, XV, 11-32*, dans *Revue Biblique* 34 (1977) 321-348 ; 538-565 ; B.B. Scott, *The Prodigal Son : A Structuralist Interpretation*, dans *Semeia* 9 (1977) 45-73 ; R. Waelkens, *L'analyse structurale des paraboles. Deux essais : Luc 15, 1-32 et Matthieu 13, 44-46*, dans *Revue Théologique de Louvain* 3 (1977) 160-178 ; J.J. Alemany, *Lk 15, 11-32. Una sugerencia de análisis estructural*, dans *Miscelánea Comillas* 41 (1983) 167-176.

Il est vrai que, dans cette introduction, l'attention porte sur les démarches du fils cadet et du père, mais l'aîné n'est pas perdu de vue pour autant. Il est en effet question de lui, comme nous l'avons déjà noté, à deux et même trois reprises :

11. ... Un homme avait *deux fils.*
12. Et le plus jeune *d'entre eux (autôn)* dit au père : « Père, donne-moi la part de la fortune qui me revient. » Il *leur (autois)* partagea son bien.

Après cette mention initiale des trois personnages, le cadet se retrouve en scène, d'abord seul (15, 13-20a), puis avec le père (*20*b-*24*) ; c'est ensuite au tour de l'aîné, d'abord seul (*25-28*a), puis avec le père (*28*b-*32*). Disposons le texte selon cette alternance des rôles[5].

INTRODUCTION : LE PÈRE ET SES DEUX FILS

11. Or il dit : « Un homme avait deux fils.
12. Et le plus jeune d'entre eux dit au père :
'Père, donne-moi la part de la fortune qui me revient.'
Il leur partagea (son) bien.

A. LE FILS CADET	A'. LE FILS AÎNÉ
1. Situation	
13. Et après des jours peu nombreux, rassemblant tout, le fils le plus jeune partit pour un pays éloigné, et là il dissipa sa fortune, vivant en prodigue.	25. Or son fils aîné était aux champs. Et comme, en revenant, il approchait de la maison, il entendit musique et danses,
14. Comme il avait tout dépensé, arriva une forte famine dans ce pays, et il commença à être dans la privation.	26. et, appelant à (lui) l'un des serviteurs, il demandait ce que c'était.
15. Et, étant parti, il s'attacha à l'un des citoyens de ce pays, et (celui-ci) l'envoya dans ses champs paître les porcs.	

5. Nous utilisons le texte de P. BENOIT & M.-E. BOISMARD, *Synopse des quatre évangiles en français*, I, Paris, Cerf, 1972, p. 198, que nous disposons selon le plan proposé.

16. Et il désirait remplir son ventre des caroubes que mangeaient les porcs, et personne ne lui (en) donnait.

2. Prise de conscience

17. Rentrant en lui-même, il dit : 'Combien de salariés de mon père abondent en pain, et moi ici je péris de faim !
18. M'étant levé, je partirai vers mon père et je lui dirai : 'Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi ;
19. je ne suis plus digne d'être appelé ton fils : traite-moi comme l'un de tes salariés.'

27. Il lui dit : 'Ton frère est arrivé, et ton père a tué le veau gras, parce qu'il l'a recouvré en bonne santé.

3. Réaction

20. Et, s'étant levé, il alla vers son père.

28. Il se mit en colère et ne voulait pas entrer.

B. LE PÈRE ET LE CADET

B. LE PÈRE ET L'AÎNÉ

1. Initiative du père

Or, alors qu'il était encore loin, son père le vit et fut ému de compassion, et courant il se jeta à son cou et l'embrassa.

Son père, étant sorti, le suppliait.

2. Attitude du fils

21. Et le fils lui dit : 'Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils.'

29. Mais lui, répondant, dit au père : 'Voici tant d'années que je te sers, et jamais je n'ai transgressé ton commandement, et à moi jamais tu n'as donné (même) un chevreau pour que je festoie avec mes amis ;
30. mais quand ton fils que voilà, qui a mangé ton bien avec des courtisanes, est revenu, tu as tué pour **lui le veau gras.'**

3. Réaction du père

22. Mais le père dit à ses serviteurs : 'Vite apportez la robe la meilleure et l'(en) revêtez, et mettez un anneau à sa main et des chaussures à ses pieds ;
23. et apportez le veau gras, tuez-(le), et, mangeant, festoyons,
24. parce que mon fils que voilà était mort et a revécu, était perdu et a été retrouvé. Et ils commencèrent à festoyer.

31. Il lui dit : '(Mon) enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout (ce qui est) mien est tien :

32. mais il fallait festoyer et se réjouir, parce ton frère que voilà était mort et a revécu, et (était) perdu et a été retrouvé'.

Cette segmentation du texte peut se recommander d'un bon nombre d'indices d'ordre littéraire et thématique.

1. Commençons par les sections correspondantes B (20b-24) et B' (28b-32).

a) Comme nous l'avons déjà signalé au passage, ces deux sections[6] se terminent de la même manière par l'expression de joie du père et sa justification (v. 24 = v. 32).

b) Les deux sections commencent aussi de la même manière (vv. 20b et 28b) en décrivant une démarche d'initiative du père (« son père », *ho patêr autou*, dans les deux cas).

c) Vient ensuite dans les deux cas la description de l'attitude des fils (vv. 21 et 29-30), contrastante de part et d'autre : alors que le cadet confesse son péché, l'aîné proteste de sa justice.

2. On note également des affinités et correspondances entre les sections A (*15*, 13-20a) et A' (*15*, 25-28a) qui mettent en scène chacun des deux fils.

a) Les deux commencent de la même manière : *ho neôteros hyios*, « le fils le plus jeune », d'un côté (v. 13a) ; *ho hyios ho presbyteros*, « le fils le plus vieux », de l'autre (v. 25a).

b) Les deux rapportent en finale l'attitude contrastante des fils : l'un décide de se rapprocher (v. 20a) l'autre de prendre ses distances (v. 28a). De façon générale, ces deux sections décrivent deux cheminements inverses : de l'éloignement au rapprochement dans un cas — « de la rupture à la communion » serait-ce trop dire ? —, de la proximité à la prise de distance dans l'autre.

---

6. Qui rapportent toutes deux la réaction du père, introduite de la même manière (*ho... de eipen*, « et il [le père] dit... »).

B. Parabole du fils ? des fils ? du père ? du père et du fils ?

Il ressort clairement de ce schéma que la scène centrale est la scène B (*15*, 20b-24) décrivant l'accueil du père. C'est à cette scène en effet que les trois autres sont ordonnées ou font référence d'une manière ou l'autre. Dans la scène A (*15*, 13-20a), le cadet, au terme de ses mésaventures, se prépare à rencontrer son père et il répète à l'avance (v. 18) le boniment qu'il débitera dans la scène B (v. 21). La scène A' (*15*, 25-28a) presque entière n'est qu'une sorte d'écho ou de reportage des événements décrits dans la scène B : le retour du cadet et l'accueil extraordinaire réservé par le père. Et c'est encore de cela qu'il est question dans la majeure partie (vv. 30, 32) de la scène B' (*15*, 29-32).

Cela ne manifeste-t-il pas, en même temps, que la désignation de la parabole en fonction de l'un ou l'autre des fils est à mettre en question ? La seule figure dominante en quelque sorte, d'un bout à l'autre de la parabole, n'est-elle pas en effet celle du père ?

Au premier plan dans la scène centrale (B), cette figure se présente déjà dans la scène A comme référence majeure, en fonction de laquelle se définissent l'éloignement puis la prise de conscience et les résolutions du cadet. De même, avons-nous vu, la scène A' tourne toute autour de la conduite du père et de sa motivation, tout comme la scène B' se présente comme la contestation (vv. 29-30) puis la justification (vv. 31-32) de cette conduite.

Cela se confirme quand on rapproche la parabole de *15*, 11-32 des deux précédentes, avec lesquelles, nous l'avons vu, elle entretient une étroite parenté. Là, en effet, l'attention ne porte pas sur la brebis ou sur la pièce de monnaie, mais sur les démarches du berger et de la ménagère.

À la limite, s'il n'y avait que la première partie du récit (*15*, 11-24), la désignation traditionnelle, « parabole de l'enfant prodigue », qui remonte, semble-t-il, jusqu'à l'âge patristique, serait plus justifiable. Encore que, nous le vérifierons en cernant le texte de plus près, l'accent ne porte pas sur la prodigalité du cadet et sa vie dissipée, mais sur le fait qu'il est perdu — peu importe comment, d'une certaine manière — et retrouvé. Et, dans la parabole telle qu'elle se présente, on ne peut pas voir dans la figure du cadet la figure dominante, même s'il lui est fait référence dans chacune des scènes que nous avons découpées. Ainsi, dans les scènes A' et B', ce qui provoque la réaction de l'aîné, ce n'est pas que son frère soit revenu, mais les excès que son père a déployés pour l'accueillir. La musique

et les danses, d'abord, suscitent l'étonnement (vv. 25-26), puis l'explication (« ton père a tué le veau gras ») provoque la colère (vv. 27-28) : toute la scène se rapporte donc à la conduite du père, comme nous l'avons déjà noté sous un autre angle. Il en va de même dans les reproches (« à moi *tu* n'as jamais donné un chevreau, pour lui *tu* as tué le veau gras», vv. 29-30) et les justifications (vv. 31-32) qui suivent.

« Le fils perdu et accueilli » serait déjà un titre meilleur pour rendre compte du contenu d'ensemble de la parabole. Mais cela même renvoie en définitive au père et à son accueil, qui est au centre de tout.

Serait-il déplacé de parler de la « parabole du père prodigue » [7] ? Cela me semblerait au total meilleur encore que les désignations « parabole de l'amour » ou « de la miséricorde du père » proposée par certains. Car le père ne se révèle pas seulement aimant et miséricordieux : ce qui est souligné, nous le verrons, c'est le caractère démesuré, sinon extravagant, de son amour. « Tuez le veau gras » (v. 23) ; « ton père a tué le veau gras » (v. 27) ; « pour lui tu as tué le veau gras » (v. 30) : telle est, serinée d'une scène à l'autre, la manifestation de cette générosité frisant la démesure. Or n'est-ce pas ce que signifie le mot « prodigue » entendu non pas au sens propre et péjoratif (celui qui dépense follement), mais en bonne part et au sens figuré ? « Le père prodigue », c'est-à-dire d'une libéralité extrême, d'une générosité qui donne sans compter, quitte à bousculer quelque peu les critères du juste et du raisonnable.

III. - Exploration

Cette belle parabole, dit-on souvent, est l'une de celles qui parlent d'elles-mêmes et qui se passent d'explications. De fait, la compréhension du texte n'offre guère de difficultés. Il suffira de souligner, dans chacune des scènes que nous avons découpées, quelques aspects plus significatifs.

A. SCÈNE A (*15*, 13-20a) : LE FILS CADET

Trois points me semblent ici à signaler.

7. Selon M. DUMAIS, *L'actualisation du Nouveau Testament. De la réflexion à la pratique*, Paris, Éd. du Cerf, 1981, p. 69, certains « interprètes récents », non nommés, auraient déjà pensé à ce titre.

1. La « prodigalité » du fils (v. 13)

Celle-ci s'exprime à la fin du verset 13 à travers les deux mots « vivant *asôtôs* ». Cet adverbe, unique dans le Nouveau Testament, signifie « de manière folle, désordonnée, en libertin, en prodigue », et n'implique pas nécessairement l'idée de débauche, comme l'aîné le proclamera hargneusement au v. 30[8].

Faisant ainsi tout tenir en deux mots, la parabole pourrait difficilement être plus sobre. On ne peut vraiment pas la désigner comme « parabole du fils prodigue », au sens où elle s'attarderait à raconter l'expérience et à décrire le train de vie d'un prodigue, ou même au sens où elle ferait porter l'accent là-dessus. On ne sait rien du comment ; seul importe le fait d'où découlera la suite : « il dissipa sa fortune, vivant en prodigue ».

2. Les étapes de la dégradation (vv. 14-16)

Se retrouvant à l'étranger sans le sou, le fils cadet connaît déjà une situation assez embarrassante. Mais son infortune ne s'arrête pas là. Sa situation ne cessera de se dégrader, et, de façon très ramassée et pittoresque, les versets 14, 15, 16 décrivent successivement trois étapes de cette déchéance. Une famine vient d'abord aggraver la situation, et le fils pour survivre doit se trouver un emploi. Le voilà bientôt réduit à garder des animaux, et encore faut-il que ce soit des porcs, bêtes considérées par un juif comme impures et répugnantes[9]. Pour couronner le tout, l'infortuné est forcé de constater que les gens pour qui il travaille se préoccupent davantage de l'alimentation des cochons que de la sienne propre[10].

3. Une conversion ambiguë (vv. 17-19)

Désargenté, gardien de cochons, le ventre creux : on ne peut pas dire que la parabole idéalise le caractère désintéressé de la résolution que prend alors le fils de réintégrer le domicile paternel :

> M'étant levé, je partirai vers mon père et je lui dirai : « Père, j'ai péché contre le ciel et devant toi... »

S'il n'y avait que ce verset 18, on pourrait croire à une pure conversion et à un authentique regret de l'escapade et des fredaines.

---

8. « ...ton fils que voilà qui a mangé ton bien avec des prostituées (*pornôn*) ». Il est vrai que le cadet lui-même reconnaîtra avoir péché contre le ciel (vv. 18, 21), c'est-à-dire contre Dieu, ce qui laisse supposer la transgression de quelque commandement.

9. Cf. *Lv 11, 7* ; *Dt 14*, 8 ; *1 M 1*, 47...

10. C'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre « personne ne lui en donnait » (v. 16b).

Mais, en réalité, cela fait suite à l'énoncé d'un autre motif, beaucoup moins noble et désintéressé :

> Combien de salariés de mon père ont du pain en abondance, tandis que moi ici je meurs de faim ! (v. 17).

Quelles sont-elles exactement les dispositions du fils ? À quelle profondeur sa décision s'enracine-t-elle ? « Je lui dirai : 'Père, j'ai péché...' » : est-ce bien là son sentiment profond ou n'est-ce que le « motif officiel », qu'il mettra de l'avant pour amadouer et faire bonne mesure ? Qu'est-ce donc qui prédomine, l'attachement au père ou l'intérêt personnel ? Le texte ne permet pas de répondre. Il en irait autrement si l'on avait quelque chose comme : « rentrant en lui-même, il dit : 'J'ai péché contre le ciel et contre mon père. Je vais lui dire mon regret... et, par surcroît, j'aurai à manger s'il me reprend chez lui'. » Mais ce n'est pas ainsi que les choses se présentent et sans doute le texte veut-il suggérer qu'il s'agit, à tout le moins, d'une démarche ambiguë. Celle-ci est d'ailleurs décrite on ne peut plus brièvement en finale : « S'étant levé, il alla vers son père » (*15*, 20a). Cette sobriété contraste avec la luxuriance de détails que va comporter à la suite la description de l'accueil du père.

B. Scène B (*15*, 20b-24) : le père et le cadet

Cette scène, avons-nous vu, est la scène centrale, en ce sens que les trois autres sont tournées vers elle, soit pour la préparer (scène A), soit pour la décrire (scène A'), soit pour la critiquer (scène B').

Elle consiste essentiellement dans la description de l'initiative (v. 20b) et de l'accueil (vv. 22-24) du père. Ainsi décrites en deux étapes, ces démarches ne sont entrecoupées que par le boniment du fils, que l'empressement de son père l'empêche d'ailleurs de débiter jusqu'au bout[11].

Ainsi donc, dans un premier temps, c'est le père qui prend les devants (*15*, 20b). Avant même que le fils n'ait eu le temps d'ouvrir la bouche et de demander pardon, avant même, à plus forte raison, d'avoir pu sonder l'authenticité de ses motivations, le père multiplie les gestes d'empressement[12], d'attachement[13] et de réconciliation. N'est-ce pas celle-ci en effet qui s'exprime à travers les deux premières démarches décrites : « Alors qu'il était encore loin, son

11. Cf. ci-dessus, n. 3.
12. Il court contre toute convenance !
13. Il se jette au cou du fils et l'embrasse, deux gestes à travers lesquels, dans le deuxième livre de Luc, les chrétiens d'Éphèse exprimeront leur grand attachement envers Paul (*Ac 20*, 37).

père *le vit et fut ému de compassion (eiden auton kai esplanchnisthê)* » ? Ces démarches sont exactement les mêmes qu'une autre parabole propre à Luc attribue à quelqu'un d'autre : « Un Samaritain qui était en voyage arriva près de l'homme : *il le vit et fut ému de compassion (kai idôn esplanchnisthê)* » (*Lc 10*, 33). « Il fut ému de compassion » : Il faudrait traduire, littéralement, « il fut remué dans ses entrailles ». Or, ceci, en Luc, est aussi une caractéristique de Dieu, celui dont il est proclamé, dès le début de l'évangile (*Lc 1*, 78), qu'il possède des « entrailles de miséricorde » *(splanchna eleous)*.

Un autre rapprochement peut encore être effectué avec la parabole du bon Samaritain. Celle-ci décrit en effet en deux étapes les démarches accomplies par ce dernier en faveur du malheureux laissé à demi mort au bord de la route : aux premiers gestes de secours accomplis le jour même (*Lc 10*, 33s.) s'en ajoutera encore une autre série le lendemain (*Lc 10*, 35). Il en est de même ici : aux démarches que le père accomplit lorsqu'il court au-devant de son fils (v. 20b), s'ajoutent celles qu'il fait ensuite effectuer par ses serviteurs (vv. 22-23).

Peut-on presser encore davantage le parallèle avec le récit exemplaire du bon Samaritain ? On constate que, lorsqu'il décrit les soins prodigués par ce dernier, ce récit énumère sept démarches[14]. Or la même chose se vérifie ici : *Lc 15*, 22-23 présente en effet une succession de sept verbes exprimant autant de démarches à accomplir :

> Vite, apportez la robe la meilleure (1) et l'en revêtez (2) et mettez un anneau à sa main et des chaussures à ses pieds (3), et apportez le veau gras (4), tuez-le (5) et, mangeant (6), festoyons (7).

Est-ce un hasard ou, comme dans la parabole du bon Samaritain, est-ce là une façon de souligner, à travers le symbolisme du chiffre sept — que Luc connaît par ailleurs[15] —, que le père fait tout, la plénitude de ce qu'il peut ? Quoi qu'il en soit, le type de démarches décrites pointe déjà largement dans la ligne de la surabondance. Ainsi, il ne suffit pas qu'on apporte une robe ; il faut que ce soit la « première ». Il ne suffit pas de dire que le fils reprend sa place ; il faut

14. « Il fut ému de pitié (1) et, s'approchant (2), il banda ses plaies (3), y versa de l'huile et du vin (4), puis, le chargeant sur sa propre bête (5), le conduisit à une hôtellerie (6) et prit soin de lui (7) (*Lc 10*, 33-34). Cf. M. GOURGUES, « L'autre dans le récit exemplaire du bon samaritain (*Lc 10*, 29-37) », dans *L'Altérité. Vivre ensemble différents*, édit. M. GOURGUES et G.-D. MAILHIOT, Paris, Cerf ; Montréal, Bellarmin, 1986, p. 260s.

15. *Ibid.*, p. 261, n. 5.

le signifier en lui remettant la bague-cachet ou le sceau *(daktylion)*, qui lui confère tous les pouvoirs[16]. Il ne suffit pas qu'on lui passe des sandales ; il ne faut rien de moins que des « chaussures » *(hypodêmata)*, c'est-à-dire des souliers de luxe, comme seuls en portent des personnages de marque en des circonstances exceptionnelles[17]. Pour le repas des retrouvailles, il ne suffit pas de porter au menu un chevreau, ce qui, au goût de l'aîné, aurait amplement suffi ; il faut que ce soit le veau gras, cet animal qu'on élève et nourrit pendant de longs mois en vue de quelque repas unique des grands jours. Justement, il ne suffit pas de préparer un bon repas, il faut que ce soit un « festin » (verbe *euphrainô*), comme seuls les riches peuvent s'en offrir[18] et comme le fils aîné lui-même n'en a jamais connu chez son père (v. 29s.). Et, comme si ce n'était pas assez, on apprendra, au début de la scène suivante (v. 25b), que le père a même réservé les prestations d'un orchestre instrumental *(symphônia)*[19] ! Décidément, le fils aîné ne grommellera pas sans quelque raison...

« Je ne suis pas digne d'être appelé ton fils », déclame le cadet, lorsqu'il trouve enfin la chance de s'exprimer (v. 21). Mais, comme s'il n'avait rien entendu ou comme s'il n'en tenait pas compte, le père ne lui répond rien directement. Cependant, ce qu'il affirme aux serviteurs pour justifier les ordres extravagants qu'il leur donne témoigne clairement de la façon dont il n'a pas cessé de considérer le délinquant : « ... parce que *mon fils* que voilà était mort et il a revécu, il était perdu et il a été retrouvé » (*15*, 24).

---

16. « To give one's seal to another implies the transference of authority and power (Gen. 41 : 42 ; 1Ki. 20[21] : 8 ; Est. 3 : 10 ; 8 : 8.10). Hence, one of the means by which the dying Antiochus Epiphanes appointed his friend Philip as regent over his kingdom was to hand over his seal to him (1 Macc. 6 : 15) » (R. SCHIPPERS, art. *Seal*, dans *The New International Dictionary of N.T. Theology*, édit. C. BROWN, III, Grand Rapids, Zondervan, 1979, p. 498).

17. Cf. A. OEPKE, art. *Hypodeô*, dans *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, édit. G. FRIEDRICH, Stuttgart, Kohlhammer, 1954, V, p. 310-312.

18. Le verbe *euphrainô* n'apparaît ailleurs que deux fois pour décrire des repas luxueux, dans la parabole du riche insensé (*Lc 12*, 19) et dans celle du riche et Lazare (*Lc 16*, 19).

19. « La *symphônia* peut avoir le sens de son produit par tel instrument de musique ou celui de l'accord des voix et des instruments, le 'concert', plus précisément ce que nous appelons 'la musique' ou l'orchestre. C'est le sens ici étant donné la précision subséquente 'des chœurs' » (C. SPICQ, *Notes de lexicographie néo-testamentaire*, Fribourg, Éditions Universitaires ; Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, II, 1978, p. 847).

C. SCÈNE A' (*15*, 25-28a) : LE FILS AÎNÉ

« Son fils aîné était aux champs » (v. 25). « Aux champs », *en agrôi* : ces deux mots valent plusieurs phrases et suffisent à le présenter : c'est le fils fidèle et responsable, qui accomplit son labeur quotidien à la ferme familiale. En plus, cela indique qu'on est un jour ordinaire, une journée de travail comme les autres, ce qui rend encore plus insolites les déploiements du père et fait comprendre les étonnements, d'abord intrigués puis courroucés, de l'aîné.

« Ton frère est arrivé, et ton père a tué le veau gras, *parce qu'il l'a recouvré en bonne santé* » (*15*, 27). Cette explication, d'un observateur neutre de l'extérieur, est juste sans doute. Mais sait-elle mettre l'accent où il le faut ? Rend-elle bien compte de toute la signification que le père, lui, exprime à deux reprises (vv. 24, 32) pour justifier ses débordements : « Mon fils était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé » ? Bien sûr, le père retrouve son fils physiquement, et physiquement en bonne santé. Mais ce qu'il célèbre, n'est-ce pas d'abord la reprise d'une relation qui semblait à jamais perdue et dont l'absence lui avait coûté autant de peine que si son fils avait été mort ?

D. SCÈNE B' (*15*, 28b-32) : LE PÈRE ET L'AÎNÉ

Comme il l'avait fait auprès du cadet (v. 20b), le père prend maintenant les devants auprès de l'aîné (v. 28b). Car c'est maintenant celui-ci qui veut prendre ses distances, choqué et s'estimant lésé par la conduite de son père.

Cette prise de distance se trahit à travers son langage. Alors que, dans la scène parallèle (*15*, 20), le cadet avait dit « Père » en abordant celui qu'il avait laissé, l'aîné, lui, omet cette appellation et entame tout de go ses récriminations : « Voilà tant d'années que je te sers... » (*15*, 29). De façon encore plus explicite, il indique qu'il ne se considère plus lié à son frère, qu'il désigne dédaigneusement comme « ton fils que voilà » (*ho hyios sou houtos*, *15*, 30). Cette désignation n'est pas sans rappeler celle du pharisien de la parabole parlant avec mépris de « ce publicain que voilà » (*houtos ho telônês*) (*Lc 18*, 11). On ne peut en tout cas s'empêcher de rapprocher l'attitude du fils aîné (« Jamais je n'ai transgressé ton commandement[20] ») de celle du pharisien faisant étalage de son mérite et de sa vertu irréprochable

20. Le terme utilisé, *entolê*, veut-il faire allusion aux commandements de la Loi en fonction de laquelle se définit la justice des scribes et des pharisiens visés par la parabole (cf. *15*, 2) ? La chose n'est pas évidente, car en Luc ce terme n'est utilisé qu'une fois en référence à la Loi juive (*1*, 6).

(*Lc 18*, 11s). Tout comme, dans la scène parallèle, l'attitude du cadet (« Père, j'ai péché, je ne suis plus digne d'être appelé ton fils ») rappelait celle du publicain se frappant la poitrine en implorant : « Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis » (*Lc 18*, 13).

On ne peut non plus s'empêcher de penser à une autre parabole de Jésus, qui, elle, ne se trouve cependant pas chez Luc. « À moi qui te sers fidèlement depuis si longtemps, proteste le fils aîné, tu n'as même jamais donné un chevreau, alors que pour lui, qui a dépensé ta fortune indignement, tu fais tuer le veau gras. » Cette protestation ne ressemble-t-elle pas à celle des ouvriers de la première heure en *Mt 20*, 12 : « Ces derniers venus n'ont travaillé qu'une heure et tu les traites comme nous qui avons supporté le poids du jour et de la chaleur » ? Du moins ceux-ci reçoivent-ils autant ; le fils aîné, lui, se plaint de recevoir encore moins...

La réponse du père (*15*, 31-32) manifeste que, si son aîné veut prendre ses distances, en ce qui le concerne, sa relation avec lui n'a pas changé. Alors que son fils refusait de l'appeler « Père », lui le désigne comme « (mon) enfant » *(teknon)*, un terme plus familier et plus affectueux encore que « mon fils »[21]. Par ailleurs, il lui signifie délicatement que le cadet reste toujours son frère, avec qui, s'il le veut bien, il pourra reprendre lui aussi la relation rompue : « *Ton frère que voilà* était perdu et il est retrouvé. »

IV. Pistes pour l'actualisation

La parabole de l'enfant prodigue, disions-nous en commençant, révèle de façon unique l'"humanité' de Dieu. Au terme, nous parlerions plus volontiers de la parabole du père prodigue, mais la perception initiale reste juste quant à sa signification fondamentale. Cette signification est en effet d'ordre théologique au sens strict, c'est-à-dire que la parabole invite d'abord et avant tout à s'ouvrir à une certaine image de Dieu.

Mais une autre ligne se dégage aussi, comme en corollaire, et qui ne concerne plus le visage de Dieu en lui-même, mais ce qu'il implique pour la vie, l'engagement et les priorités des personnes et des communautés soucieuses de vivre de façon cohérente leur foi et leur attachement à ce Dieu-là.

---

21. Cf. *Lc* 2, 48 ; A. OEPKE, art. *Pais*, dans *Theologisches Wörterbuch zum Neuen Testament*, V, p. 638s.

A. S'OUVRIR À UNE CERTAINE IMAGE DE DIEU

La parabole de *Lc 15*, 11-32 met en relief le même aspect du visage de Dieu que les deux paraboles précédentes de la brebis (*15*, 3-7) et de la pièce de monnaie perdues (*15*, 8-10). Si Jésus fait bon accueil aux pécheurs et mange avec eux, soulignaient ces trois paraboles en réponse aux murmures des scribes et des pharisiens, il ne fait en cela que manifester l'attitude de Dieu lui-même.

Dieu n'exclut personne du salut qu'il offre et dont Jésus proclame l'heureuse nouvelle à travers l'image du Règne. Non seulement Dieu n'exclut personne de son salut, mais il accorde priorité aux pécheurs, envers qui il se montre rempli de prévenance et de miséricorde.

Mais voilà. Cette image tellement « humaine » de Dieu, cette image tellement apte à donner ou à redonner confiance à ceux que risquerait de décourager la conscience de leur misère, cette image-là a sa contrepartie. C'est qu'en effet la priorité — ce qui revient à dire le traitement de faveur — accordée aux pécheurs heurte par ailleurs une certaine conception de la justice de Dieu. « Ce n'est pas juste » : n'est-ce pas cette réaction que suscitait déjà la parabole du berger abandonnant quatre-vingt-dix-neuf brebis pour courir après celle qui est perdue ? Et cette finale provocatrice :

> Je vous le dis, il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentir (*Lc 15*, 7).

« Ce n'est pas juste » : c'est ce que proclame expressément le frère aîné de la troisième parabole, qui va ainsi plus loin, en explicitant précisément cette contrepartie d'injustice que les deux autres ne faisaient que suggérer. « Ce n'est pas juste » : n'est-ce pas aussi ce que « murmurent » les ouvriers de la première heure dans une autre parabole rapportée par Matthieu (*20*, 11s) ?

Et, comme celle-ci, la parabole du père prodigue s'efforce de rétablir la perspective :

> N'as-tu pas été d'accord avec moi pour un denier ? (*Mt 20*, 13). Mon enfant, toi tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi (*Lc 15*, 31).

Dieu offre à tous la même chose. À tous sans exception Jésus propose d'avoir part au même Règne de Dieu. Dès lors, ce qui compte, c'est que tous, quels qu'ils soient et où qu'ils soient, en viennent à accueillir le salut.

Le père a deux fils et à ces deux fils il offre la même chose. Tous les deux, il les voudrait participants au même bonheur, qu'il est en

mesure de leur procurer, s'ils en veulent bien. Au lendemain du grand déploiement festif, lorsque la symphonie se sera tue et qu'il faudra songer à engraisser un autre veau, le cadet n'aura pas d'autre bonheur que son aîné, celui de vivre avec son père, d'avoir part, au jour le jour, à « tout ce qui est à lui ».

Ce bonheur-là, l'aîné ne l'a jamais perdu, parce qu'il est toujours resté avec son père. Mais n'est-il pas normal que celui-ci, s'il a le cœur assez grand, se réjouisse, lorsque le cadet s'ouvre de nouveau au partage de sa vie après l'avoir refusé ? Ne peut-on comprendre que le père témoigne de cette joie à travers des débordements que la présence fidèle de l'aîné, tout estimable qu'elle soit, puisqu'elle répond à ses vœux profonds, ne lui fournit pas l'occasion de manifester ?

Continue-t-on à crier à l'injustice ? Eh bien ! tant pis ! c'est à prendre ou à laisser. Veut-on un Dieu qui laisse les gens choisir et se débrouiller comme ils le peuvent, quitte à peser les œuvres de chacun au terme du parcours ? Le conçoit-on comme un impersonnel fléau de balance, qui se contente d'enregistrer les poids et les valeurs ? Eh bien ! effectivement, le Dieu de l'Évangile n'est pas comme cela ; il n'est pas neutre ; il veut passionnément la vie de tous et en particulier celle des pécheurs. Or, précisément, tous sont pécheurs. Et parce qu'il tient à cette priorité-là, Dieu est prêt à aller jusqu'aux conduites « injustes » et « irrationnelles », qu'inspire le plus souvent la logique très particulière de la bonté prévenante et du pardon.

B. S'OUVRIR, À L'IMAGE DE DIEU

« À prendre ou à laisser » : c'est bien l'impression que laisse la fin de la parabole. Le choix auquel l'aîné se trouve confronté est clair. Ou bien il adopte à l'égard de son frère la même attitude que son père ; en ce cas il continuera d'avoir part à tout ce qui lui appartient. Ou il refuse ; il ne lui reste plus alors qu'à partir à son tour, car il est clair que le père n'en démordra pas.

Si je m'ouvre à l'image d'un Dieu de bonté prévenante et de pardon, je dois faire preuve à mon tour de la même bonté prévenante et de pardon. Si je laisse entrer dans ma vie un Dieu qui réserve bon accueil aux pécheurs, je devrai devenir comme lui. « Soyez miséricordieux, comme le Père est miséricordieux » (*Lc* 6, 36) : c'est exactement cet idéal ou cette exigence qui provoque le fils aîné, appelé à entrer dans les dispositions de son père. Sinon, il sera **contraint de reconnaître : « Père, je ne suis pas digne d'être appelé**

ton fils. » N'est-ce pas en pardonnant et en accueillant les pécheurs qu'on se manifeste à l'image du père ?

> ...Et vous serez les fils du Très Haut, car il est bon, lui, pour les ingrats et les méchants (*Lc 6*, 35).

Que fera le fils aîné ? La parabole nous laisse sur cette question. Et, du coup, elle devient la nôtre. Que ferons-nous ? Que faisons-nous ? Car chaque croyant et chaque communauté croyante, à petite ou à grande échelle, se trouvent confrontés au même choix : ou s'efforcer d'imiter le Père ou renoncer à vivre avec lui et à se présenter comme ses enfants.

Imiter le Père, dit la parabole, cela signifie se montrer comme lui plein de bonté prévenante et de miséricorde à l'égard des pécheurs. Et pardonner comme Dieu, c'est se montrer, comme lui, ouvert au pardon, mais aussi, sans doute, capable de pardonner comme lui. Quand le cadet revient, il reçoit du père un accueil inconditionnel. Pas de reproche, pas de jugement ni d'enquête. Même pas un « Je te pardonne », jeté de haut. Tout simplement : « Il est revenu, le voilà entre mes bras. Faisons la fête. » De cela encore se révèle incapable l'aîné, qui juge et qui condamne : « ...ton fils que voilà qui a mangé ton bien avec des prostituées ».

Pardonner donc, et pardonner *comme Dieu* : ces deux facettes du même idéal sont liées dans la parabole comme dans le discours aux foules rassemblées sur la plaine :

> Montrez-vous miséricordieux comme votre Père est miséricordieux.
> Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugés.
> Ne condamnez pas, et vous ne serez pas condamnés.
> Remettez et il vous sera remis (*Lc 6*, 36s).

Ottawa, Canada K1R 7G3 Michel GOURGUES, O.P.
96, avenue Empress Collège universitaire dominicain

Sommaire. — L'article parcourt l'ensemble du texte de *Lc 15*, 11-32, selon les différentes étapes allant de l'exégèse à l'actualisation. Il fait ressortir, à partir d'indices d'ordre littéraire et thématique, la structure bipartite (*15*, 11-24 ; *15*, 25-32) et symétrique de cette parabole, où domine d'un bout à l'autre la figure du père et où tout s'organise en fonction de l'accueil décrit dans la scène centrale (*15*, 20b-24).